

JOURNAL DE GUIGNOL

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant ébêtant et désopilant; très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal : Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balancoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier,
MADEEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

DIX-NEUVIÈME

AUX GONES DE LYON

Sept cent trente-trois millions...

Attendez voir... oui, c'est ça :

Sept cent trente-trois millions deux cent nonante-cinq mille six cent septante et quatre kilomètres en quarante-deux minutes et vingt-huit secondes...

Hein ! c'est ça que s'appelle marcher, faut bigrement démener les guiboles. Hé ben ! z'enfants, c'est comme ça que s'allonge le facteur que m'apporte mes lettres. Ça vous applatit, t'i pas ? et les hommes aux lettres n'en ouvrent les quinquets et le bec comme de fours banals. Y voudraient ben n'avoir de z'omnibus qu'auront c'te dégaine, y z'envoyeraient joliment les locomotives à Laracine pour leur z'y tanner le cuir à ces gaillardes qu'écramaillent le pauvr'monde. Mais zut, faut vous en torcher les babines, gn'y a que le pays des Ombres qu'oye de roulettes à c'te aune.

Enfin, les gones, c'est pour vous dire que quand vous n'aurez de poulets z'a m'envoyer faut pas vous gêner ; faites-y passer au p'pa qu'Embaume, un quart après je vous reluque vos pattes de mouches à m'en crever les chassiss d'aise.

Avec ça, mamis, que vous m'en avez joliment fait gongonner les boyes de contentement de tout ça que vous m'avez temoigné de sentiments dans vos lettres de c'te semaine : je n'en suis resté tout aplati sus le paillason de l'épanouissement, et ça m'en bouligue encore les tripes tant que je n'en poye plus retenir... l'expression de mes sentiments réciproques. Merci, z'enfants, merci ! je voudrais n'avoir les bras longs comme la queue de la comète de l'an que vient,

pour vous écramailler tous sur mon estome. Je sis fier de vos lettres, et quand j'aurai de pignolles je les ferai encadrer par le grand vitrier de la haut, un gone que vous cogne les étoiles sous verre comme de z'images de première communion. En attendant, je m'en vas les z'afficher sur les colonnes de ma baraque à menteries ; ça servira d'enseigne.

Gn'y a d'abord les mamis du p'pa Guttemberg que me font peter la miaille :

Guignol, qu'y me disent, Guignol, nous venons tous en corps te remercier du nouvel élan que tu as donné à la typographie : l'ouvrier te doit le travail ; la littérature populaire une illustration jusqu'à ce jour inconnue ; la pensée humaine une audace, une énergie qui l'ont relevée de l'atonie où elle était tombée. Comme ouvriers, comme Lyonnais, comme soldats de la liberté de penser, Guignol, nous te remercions.

LES OUVRIERS TYPOGRAPHES LYONNAIS.

Eh ben ! v'la qu'est un peu tapé, je pense ; c'est pas du japillage. Ah ! c'est que les typos, c'est de gones qu'essent mariolles, que vous manient un peu joliment la parole et qu'ont pas de toiles d'araignées sus le z'œils.

Z'enfants de la typographie, vrai ! si vous m'aimez, eh ben ! je vous renaime aussi, pace que vous n'êtes de gaillards pas borgnasses, et que vous n'allez les premiers en tête des méquiers — après la canuserie, s'entend, sans vous faire tort — et pis que c'est vous que portez le chelu de la civilisation pour que l'humanitance tombe pas dans la piautre de l'ignorance. Continuez, z'enfants, et à nous autres, y faudra ben, debric ou de broc, que les piqueurs d'once, les cafards, les poutrônes et

toute c'te saloperie de monde paient de z'amendes honorables à la vertu parsécutée.

Velà ensuite un autre poulet qu'était tout z'entouré de dessins, d'ornements que li donnoient d'air à un bon point de chez les Frères, et pis tout écrit en grands paraphles que disoient :

Cher Guignol, grâce à toi, nous voyons enfin luire un avenir nouveau. Nous attendons de toi le même appui que tu as donné à la littérature populaire et à l'art typographique ; encore un effort, et, délivrées du monopole parisien, nos œuvres rivaliseront de vogue et de succès avec les publications illustrées de la capitale.

LES DESSINATEURS ET LES IMPRIMEURS LITHOGRAPHES.

Tiens, les gones, vous z'êtes pas gênés ; rien que ça ? De mômes que savent tant seulement pas dessiner un pif, et pace qu'y vous ont areprésenté la frimousse d'un gone qu'a de dents à marquer le beurre d'une lieue, que s'imaginent qu'y peuvent avec leurs machurages casser les crayons des grands dessinandiers de Paris. Allons donc, faut d'abord vous dépatrouiller de *gaillards* trop pannonesses que petafinent toute vote besogne et compromettent vote réputation, faut les renvoyer à la Martinière, et pis, après ça, je vous repasserai ma margoulette que cette vieille couanne a pas su arraper, et vous verrez que nous ferons ben nos farettes ensemble.

Ecoutez voir ce t'autre, un Auvergnat du Languedoc que vous areprésente le mystère de la sainte Trinité en deux parsonnes :

« Monsieur le rédacteur en chef du *Journal de Guignol*,

« Au milieu du mouvement décentralisateur

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAUDES LYONNAIS

Irma Grandlivre.

Irma Grandlivre est venue au monde sous un comptoir ; la caisse paternelle lui a servi de berceau, et elle a eu pour langes les deux feuillets d'un compte courant.

Son premier jouet a été un gros sous, sa première image une facture payable à quatre-vingt-dix jours sans escompte, et sa première parole : *Deux et deux font quatre*.

A cinq ans elle comptait jusqu'à cent, et à six ans elle savait sa table de multiplication mieux que feu Pythagore lui-même ; et lorsqu'un beau jour on lui demanda :

Qu'est-ce que Dieu ?

Elle répondit sans broncher :

C'est un homme qui paie ses billets.

Emerveillé de la profondeur de cette réponse et des dispositions phénoménales de sa fille, le père d'Irma se demanda s'il ne pourrait pas tirer un bon prix de ce Mondeux femelle, en la vendant à quelque Barnum qui la ferait travailler dans les foires entre un phoque et une femme à barbe.

Mais Irma, qui avait eu vent du projet, lui démontra clair comme le jour, par l'extraction de cinq racines carrées et la résolution de six équations au second degré, qu'il ferait une mauvaise spéculation, puisqu'elle pourrait lui tenir lieu de quatre commis.

Il la garda donc.

Quand notre héroïne perdit ce bon père, elle calcula qu'il était âgé de cinquante-deux ans trois mois et neuf jours, et que son enterrement lui coûterait cent trente francs ; — elle ne se trompa pas d'un cerge.

Comme il lui laissait, sans compter les regrets, une fortune nette de cent soixante mille trois cent vingt-un francs quatre-vingt-quinze centimes, il se trouva un grand nombre de jeunes gens désireux d'unir leur destinée à ce chiffre en chair et en os.

Beaucoup furent éconduits parce qu'ils n'avaient que des notions très imparfaites des mathématiques. Un jeune allemand, cependant, qui faisait de tête, en trois

minutes, une multiplication de quinze chiffres à chaque facteur, faillit trouver le cœur de la belle au bout de son produit ; mais il perdit pied dans une opération algébrique, et Irma le renvoya à l'école.

Enfin, il s'en rencontra un qui lui dit en se jetant à ses pieds :

Voici un bouquet qui coûte trois francs soixante centimes, — mon habit cent vingt francs, mon gilet vingt francs, mes bottes vingt-cinq francs, et je me nomme Sixte-Quint.

Elle l'épousa.

La nuit de noces des jeunes époux fut employée à récapituler les dépenses du mariage et à les reporter du brouillard sur le grand-livre. Quand tout fut en règle, on s'occupa de la lune de miel.

Aujourd'hui Irma a trente ans, deux filles qui s'appellent *Tierce* et *Quarte*, et un fils qui répond au nom de *Septime*. Si quelque lecteur de *Guignol* avait l'intention d'allumer le flambeau de l'hyménée avec une des décimales de cet entier, qu'il ne lui envoie pas demander des renseignements sur sa famille, car elle répondrait invariablement : un père, une mère, un mari, trois enfants et moi, ça fait sept.

GLAQUE-POSSE.

qui agite la ville de Lyon, je crois devoir réclamer le droit de priorité qui m'appartient dans cette heureuse révolution. Si un nouveau journal lyonnais a jugé convenable de se qualifier d'*organe de la décentralisation littéraire et artistique*, je rappellerai avec orgueil que, depuis de longues années déjà, j'ai fondé une revue hebdomadaire portant en sous-titre : *Organe de la décentralisation intellectuelle et littéraire*. Les succès qu'a obtenus ce journal me permettent de dire que, depuis dix ans, je tiens d'une main ferme le drapeau de la décentralisation, et que j'ai été le premier à l'élever contre le despotisme littéraire et artistique de la Babylone moderne. J'espère donc que vous reconnaîtrez mes droits; de mon côté, je saurai également reconnaître les services que vous avez rendus à cette noble cause.

« Adrien Peladan père, fils et C^e. »

Si ça vous plaît, Msieu, à vot aise; tenez toujours solidement vot drapeau et si vous n'en voulez d'avantage j'ai encore ceuse de mes deux bessons que pourront p'têtre faire vot bonheur, y ne sont rien qu'un peu en... barbouillés. Quant à la décentralisation, je n'ai point de prétentions sus c'te poutrône, attendu que je ne la connais pas; je m'imagine ben que c'est une farceuse un peu chenuse et une canante de conséquence, pisqu'y se tirpillont tous le poil par rapport à sa fréquentation, mais, vrai, je l'ai jamais vu c'te gailarde.

* *

Attention! v'là un marquis qu'est de la noblesse à ce qu'y paraît et qu'y me parle un peu ben, vous n'allez voir :

Monsieur de Guignol : hein ! qu'en dites-vous ? me faudra acheter un habit à panneau, me coiffer en cadennettes et faire retaper mon sarsifi ; c'est pas de la gnognotte ça : msieu de Guignol.

Dès le début de votre publication, j'ai suivi d'un œil plein de sollicitude la marche active de vos progrès. A l'exemple de mes ancêtres, protecteur zélé des lettres et des arts lyonnais, j'ai soutenu généreusement vos pas en achetant régulièrement chaque semaine un exemplaire de votre piquant journal. Le succès a répondu à nos efforts communs, je m'en félicite avec vous. Permettez-moi de vous rappeler, à cette occasion, que mes salons de Bellecour, où je reçois tous les gens de lettres et les artistes lyonnais, se trouveront agréablement flattés de votre présence.

Le marquis DE RAGNY,
Président de l'Académie française,
des Arts et de l'Industrie.

N. B. — Je vous recommande spécialement mon nouvel ouvrage de la *Philosophie ragnienne*.
Le marquis DE R.

C'est moi qui suis fier à c'te heure ; vous tourmentez, Msieu le marquis, on vous la soignera vote fille à sophie; mais fallait me donner l'adresse de vos salons de Bellecour : on m'a soufflé dans le tuyau de la comprenette q'y z'étaient dans une chambre garnie.

* *

Encore un griffonnage de gone de plume, mais çui-là c'est un malin ; gn'y a le timbre de Paris sus sa lettre.

Monsieur et cher collègue, je vous ai emprunté un vieux mot charmant qui méritait de revivre. Mes bessons ont eut dans les *Nouvelles* tout le succès d'un néologisme. J'acquiesce un devoir en vous remerciant de cet emprunt forcé; ce premier larcin, du reste, m'a mis en appétit, et j'espère bien glaner encore dans le champ fécond de votre langage pittoresque et imagé.

Tout à vous, Jules NORIAC.

Vous gênez pas, Msieu; nous n'y sommes faits, allez; pardienne on sait ben qu'à Paris vous êtes habitués à faire *rapiamus* sus le baluchon de ces patets de provinciaux; faites, bargeois, faites.

Vous nous ferez, Seigneur
En nous croquant beaucoup d'honneur.

Et nous nous en gonflerons le gigier d'aise.

* *

Nom d'un rat! Hé! ben, z'enfants, c'est-y pas vrai que Guignol peut ben n'être fier, li que donne à tant de gones la pâtée de l'interigeance, que les emboque tous, que prend garde qu'y ne crevognent pas de la pepie de l'ignorance et que fait abouler tant de pécutiaux dans leur profonde ousqui font une farandole à n'en faire éclater les doublures. Vous n'allez voir tout à l'heure que la porspérité va serépanre dans Lyon, tant que ça n'emboconnera toute la ville; les libraires seront tous millionnaires et y viendront chez le p'pa qu'Embaume chercher le *Journal de Guignol* en carrosse.

C'est pas de blague, écoutez voir ça qu'y m'écrivent :

Guignol, le commerce de la librairie de détail te doit des remerciements : tout négociants qu'ils soient, les étalagistes ne sont pas ingrats, ils tiennent à te témoigner leur reconnaissance et à t'assurer de leur sincère et cordiale gratitude.

(Suivent les signatures.)

Ah! ça maintenant vous voyez ben que tout le monde n'est content à force d'être ben aise.

Ah! ben non! gn'y a ces pauvres petits marchands de jornaux qu'ont z'éte obligés de s'en torcher le bec et que m'envoyent une surplique que m'a tant émué que je n'en suis tombé tout en vache et que je n'en ai le cœur encore tout plat comme un matefain du carême de l'an d'arnier.

* *

Monsieur Guignol, les marchands de journaux ont l'honneur de s'adresser à vous pour vous prier de leur faire obtenir l'autorisation de la vente de votre journal et des autres petites feuilles lyonnaises. Le nombre prodigieux de ces journaux qui s'est vendu n'a pas été sans faire tort à la vente de ceux que nous sommes autorisés à distribuer; ç'eut été une compensation à la perte que nous subissons doublement, perte d'autant plus sensible que nos ressources sont plus restreintes et que notre industrie, si modeste, ne nous permet pas de compter sur d'autres bénéfices.

Pauvres gones! va, pace que des mouchards li eur z'on dit que j'étais grand lié avec de marquis, de présidents, d'avocats et d'autres gailiards haut-nichés, y se sont imaginé que je peux leur z'y faire avoir ça qu'y veulent. Vous n'avez ben vu à quéque ça sert les amis, benonis que vous êtes, ça a pas empêché qu'y m'ont joliment fourré sus le coqueluchon.

Je veux vous donner un conseil, faut n'aller trouver Msieu le sénateur Chevreau; y n'est pas fier à ce qu'on dit; vous li débiterez votre baume, et comme il a pitié du pauvre monde, il arrangera ben les affaires, lui. Gn'y a tant seulement les libraires qu'ont des patentes que rechigneront p'têtre; mais y z'ont ben déjà fait assez leur pognon et pis ça peut pas leur faire tort; quoi? quand y z'en vendraient ben chacun trois ou quatre jornaux de moins: c'est pas la mort d'un homme.

Allons donc, les z'amis, faut pas n'être égoïstes; vous autres que brassez les jaunets à pleine écuelle, qu'avez de boutiques avec de devantures que vous gardent de la bise et de chauferettes à fourrer sous vos pattes, laissez donc tâter quéques liards à ces pauvres cavets que sont toute la journée à agraffer de rhumes au coin de rues; et quand

vous avez bafgré les gros morceaux laissez leur z'y donc relicher les casseroles, ça vous maigrira pas, et ça leur refera l'estôme; tout le monde sera content, et moi ça me fera tant de joye, que je n'en raconterai toute espèce de gandoises pour faire crever de rire toutes vos pratiques, si bien que ça les éborgnera et qu'y vous apponeront de pièces de quarante sous au lieu de liards; faites ben attention de ne pas cracher dessus.

GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

REVUE SATIRIQUE

Gnafron a vu chez un marchand de bric-à-brac une toile signée Guignol; il n'en croit pas ses yeux, qui pourtant n'ont pas besoin de lunettes, et court chez son viel ami; celui-ci a changé de domicile. A force de recherches, il finit par le découvrir dans un grand atelier de peintures. Il pousse un cri de joie et embrasse à plusieurs reprises son compère.

Six toiles éblouissantes de coloris et de pureté de lignes sont appendues à la muraille fusinée de croquis préalables.

Guignol devant son chevalet tient ses pinceaux et achève sa septième toile.

GNAFRON.

Quoi! tu laisses la trique et saisis les pinceaux? Que barbouilles-tu là? des toiles pour les sots! Pourras-tu vendre aux Juifs ces ébauches malingres? Non, tu n'as pas reçu des leçons du grand Ingres, Ni de Flandrin, de Gros, non plus de Delacroix... Ah! vieil ambitieux! tu veux avoir la croix!...

GUIGNOL.

Je ne cours pas après ces brillantes étoiles. Ne raille pas, Gnafron; regarde-moi ces toiles Sur lesquelles j'ai mis un reflet d'ici-bas.

GNAFRON, après avoir jeté un coup-d'œil.

Des femmes sans chapeau, sans bonnet et sans bas! Par là des viragos et par ici des anges! Lumière ici! par là nuit et laideurs étranges! Je n'y comprends plus rien; c'est un galimatias A mettre en désarroi jusqu'au vieux saint Mathias. Si c'est là le reflet de notre pauvre terre, C'est que Dieu fit l'agneau pour nourrir la panthère.

GUIGNOL prenant la pose de don Ruy Gomez dans Hernani.

Tu vois sur ces tableaux sept vices, sept vertus; Les vertus avec Dieu, les vices combattus.

Notre héros fait la description de ses toiles en commençant par la première et en terminant par la septième.

GNAFRON émerveillé.

Fichtre!... la crâne femme! est-elle bien campée! On ne la prendra pas pour une ripopée.

GUIGNOL.

C'est l'Orgueil! Vois ses yeux sans un reflet d'amour; Ils ont l'éclair de ceux de l'aigle ou du vautour: Dominer, mépriser les choses et le monde, Telle est sa passion excentrique, inféconde. Mais près d'elle voici la blanche Humilité, S'inclinant devant Dieu, voyant l'humanité Marcher et progresser dans la route infinie; Elle pleure en disant: ta bonté soit bénie!

GNAFRON (2me tableau).

Je reconnais l'Envie à la lèvre de fiel, Au regard fulgurant qui menace le ciel! Elle désire tout; sur tout crache l'outrage; Se voyant impuissante, elle écume de rage.

GUIGNOL.

Près d'elle, j'ai placé la Résignation Qui, simplement vêtue, et sans ambition,

Regarde les palais, l'or et les équipages
Comme de petits riens qui font de grands tapages.
Puisque de l'univers il tient le gouvernail,
Elle se fie à Dieu qui bénit son travail.

GNAFRON (3me tableau).

Quelle est cette pelée au jupon plein de crotte,
Remuant ses louis en taillons de carotte ?
Pardieu ! c'est l'Avarice au front bas et ridé ;
Pouah ! je crache dessus, son temps est dévidé !

GUIGNOL.

Je lui mets en regard la Charité qui donne
Ses deniers, sa prière, et ne fait pas l'aumône.
Admire ses yeux bleus, le ciel y respire ;
On voit que dans son cœur un ange descendit.

GNAFRON.

Raphaël Sanzio l'eût faite un plus belle...
Mais cela ne fait rien... tu n'as pas de modèle.

Passant au quatrième tableau ; après avoir réfléchi.

Ce contraste est fort beau ! tu ne peins pas trop mal :
A la droite le Bien, à la gauche le Mal.

Regardant la droite de la toile et la menaçant de l'index.

Toi, je te reconnais, ô vieille Gourmandise !
Il t'importe fort peu que de toi l'on médise.
O goinfre trognonnée ! — et qu'on aime aujourd'hui —
Tu bourres ton gaster au détriment d'autrui.

GUIGNOL.

A ses côtés, Gnafron, voici la Tempérance,
Robuste de santé, les yeux pleins d'espérance,
A la fois douce et blonde ainsi qu'une brebis
Et qui sait partager avec tous son pain bis.

GNAFRON (5me tableau).

Dieu ! quels seins rebondis ! la belle chevelure !
A ta pose érotique on te connaît, Luxure.
On dirait, en voyant tes longs spasmes nerveux,
Que tous les chiens en rut mordillent tes cheveux.

GUIGNOL.

Voici la Chasteté qui baise la paupière
Et sent frémir son cœur dès qu'une ombre ordurière
Se traîne sur ses pas et la touche aux talons.
Ses yeux sont pleins d'azur et ses cheveux sont blonds ;
Elle marche ignorant qu'elle est pieuse et belle,
Qu'un ange lumineux la couvre de son aile.

(6me Tableau.)

Maintenant, que dis-tu de cet autre tableau ?

GNAFRON regardant.

Je dis que celui-là franchement n'est pas beau !
Quelle est cette méduse ! une torche l'éclaire ;
Elle grince des dents... pardieu ! c'est la Colère :
Autour de son couteau rouge, aigu, frémissant,
Un serpent se tortille et veut boire le sang.

GUIGNOL.

Près d'elle, en repoussoir, j'ai mis la Patience ;
Vois combien elle est calme ! Elle apprend la science
De transformer le mal en bien : qu'en penses-tu ?
N'est-ce pas là savoir monter à la vertu ?

GNAFRON (7me tableau).

Son lit est à la fois de duvet et de paille :
Oui, je reconnais bien la Paresse qui baille
Soit dans son frais velours ou ses crasseux haillons,
Soit au bord des égouts ou près de ses millions.

GUIGNOL.

J'ai mis l'Activité près de la Décadence,
Le Travail incessant qui produit l'abondance
Et dit avec fierté dans sa langue de feu :
Dieu travaille toujours, je veux imiter Dieu !

GNAFRON.

Crois-tu que tes tableaux changeront quelque chose
A la marche du monde?... Ah ! tu vois tout en rose !
Optimiste crédule, et ne t'aperçois pas
Que la moralité n'a pas cours ici-bas !
Va, laisse donc monter les oisons et les buses,
Les loups et les renards, férocités et ruses,

Bêtise, aveuglement, grouillant et glapissant,
Piétinant dans la boue et s'abreuvant de sang.
La planète a besoin d'accoucher d'une lune
De plus pour éclairer les coureurs de fortune.
La nuit règne en ce monde, y feras-tu le jour ?...

GUIGNOL.

Je ne le prétends pas, mais je crois que l'amour,
Qui tua l'égoïsme en fécondant la terre,
L'amour, source divine où tout se désaltère,
Viendra régénérer les monstres que j'ai peints,
Ou qu'on les enverra vers des globes lointains,
Bien plus bas que la terre et couverts de ténèbres,
Où tous les dégradés poussent des cris funèbres.

GNAFRON.

Assez, mon vieux Guignol : Si Dante Alighéri
Te souffle son enfer, ton cœur n'est pas guéri.

Mettant la main sur l'épaule de Guignol, et le regardant
d'un air de doute et profondément narquois.

Les péchés capitaux sont nés avec ce monde,
Et celui qui portait Dieu sous sa tête blonde
Et le ciel dans sa main, n'a pas pu les chasser !
Ton projet est absurde, il faut y renoncer.
Expose tes tableaux, pauvre peintre-poète !
L'âme d'Eugène Sue en sera satisfaite,
Puisque en soixante vers tu repeins à nouveau
Ce qu'il a déjà peint dans sept in-octavo.

GUIGNOL.

Ces fontaines de mots, que font jaillir nos mœurs,
Sont utiles, mon vieux, surtout aux imprimeurs ;
Ils y trouvent leur pain, et c'est bien quelque chose !
Quant au pain de l'esprit, soit en vers, soit en prose,
Comme tout ici-bas monte, brille et doit choir,
Hélas ! chaque feuillet se transforme en mouchoir.

COGNE-MOU.

FAUSSES NOUVELLES

On annonce que la Log. . fr. . mac. . des Am. .
de la Truell. . Hum. . de L. . vient de souscrire
pour un million deux cent cinquante mille fr.
au denier de Saint-Pierre.

Une quête à domicile s'opère en ce moment dans
les maisons de Lyon, afin de recueillir des fonds
pour mettre au jour une série de feuilles éphé-
mères. Nous prévenons nos amis, que les messieurs
qui font ce petit métier se sont présentés dans nos
bureaux où ils ont été fort bien reçus et où ils ont
été accablés des marques de notre générosité.

LETTRE DES ANTIPODES

Parmi les nombreuses lettres d'invitation que j'avais
reçues à propos de la demi-douzaine de décorations étran-
gères dont j'ai eu l'occasion de parler, — il s'en trouvait
une ainsi conçue :

« Madame la baronne X... prie le noble étranger (tou-
jours) de lui faire l'honneur de passer la soirée chez
elle, le... etc.

« NOTA. — On peut remplacer l'habit par un talent de
société. »

Cette petite phrase finale jeta mon esprit dans un
océan de réflexions qui toutes me donnèrent la convic-
tion intime que cette baronne-là était une femme de
grand sens.

Je n'ai jamais beaucoup été dans le monde, mais je
me rappelle que chaque fois qu'il m'est arrivé de pro-
mener sur un parquet ciré des bottes vernies et une
cravate blanche, les réjouissances auxquelles j'étais
convié auraient à peine suffi à déridier un croque-mort ; —
or, chacun sait que le croque-mort est le personnage le
plus gai qui existe sous la calotte d'un chapeau bicorne.
Je ne connais guère, en effet, que les discours de ren-

trée qui puissent faire bailler autant d'honnêtes citoyens
que nos bals de société, dont le menu se compose inva-
riablement ainsi :

Un bataillon de douairières ou grognardes de l'amour,
que leur grandeur attache à la tapisserie ;

Dans un coin, un pianiste à gages, martyr du clavier,
qui subit le supplice du damné : *Sedet æternamque
sedebit infelix* ;

En face, le *folâtre essaim* des vierges de la veille et
des épouses du lendemain ; — puis errant dans les cor-
ridors, appuyés à l'encoignure des portes ou piqués à
l'angle des cheminées, quelques dadaïstes destinés à em-
porter ces robes de mousseline et ces épaules d'albâtre
dans le tourbillon d'une valse entraînant (air connu).

Mon Dieu, je sais bien que les rafraichissements ai-
dant, — on peut, à l'occasion, introduire quelque gaieté
dans ces réunions du bon monde ; j'ai même souvenance
de certaine soirée qui fit du bruit dans Landernau, —
où, grâce à une absorption non interrompue de verres
de punch et de champagne, les dames jetèrent leurs
bonnets par-dessus leurs cavaliers, et où l'on put voir
des vierges timides saluer l'Aurore, en dessinant des
pas de caractère sur le velours des canapés, et en le-
vant leur pied mignon à la hauteur d'une moustache
en croc.

Mais, outre que cette façon d'égayer des invités
pourrait, aux yeux de gens difficiles, ne pas sembler
empreinte d'une distinction parfaite, comme elle exige
moins de dépense d'amabilité que d'alcool, — on trou-
verait de redoutables concurrents chez les débitants de
liqueurs, et il ne lui resterait plus même le mérite de
l'originalité.

Mon opinion avait donc toujours été qu'une réforme
était indispensable dans les plaisirs du monde, et ma
charmante baronne me parut l'avoir réalisée en foulant
aux pieds le préjugé du costume, et en ouvrant son salon
aux gens qui ont des talents de société.

Il existe, en effet, de par le pavé, pas mal d'hommes
aimables, gais, spirituels, bien élevés, de ces hommes,
enfin, qui ont tout pour eux, — excepté un habit.
C'était donc un acte d'indépendance et de décentrali-
sation ; — ah ! mais oui ! — de fournir un débouché aux
agrèments dont ils sont doués.

J'aurais été heureux, pour mon compte, de prendre
une part active à ce mouvement libéral ; aussi, tout en
enfilant la première manche de mon habit, — je récapitulais
mentalement les divers exercices auxquels je pourrais
me livrer pour suppléer suffisamment à l'absence de ce
vêtement, à savoir : coudre les unes aux autres les robes
de sept ou huit dames, enlever brusquement la chaise
sur laquelle un gros monsieur va s'asseoir, tirer subite-
ment le mouchoir d'une jeune fille au moment où son nez
y adhère, etc., etc. ; — mais, réflexion faite, je pen-
sai que ces petites farces, qui ne manquent certainement
pas de sel gaulois, pourraient être déplacées chez une
baronne, — et j'enfilai la seconde manche de mon habit.

Une demi-heure après, je me trouvais installé dans un
fauteuil aux côtés d'un diplomate à qui je racontais
l'histoire de mes décorations ; — j'en étais au vingt-si-
xième ennemi de ma patrie mordant la poussière, et à
mon seizième sauvetage de vieillard, lorsque j'entendis
annoncer :

« M. Arthur Tremplin, paletot vert-pomme, mais joue
« du tambour avec le nez. »

Et aussitôt le jeune homme à qui appartenait ce nom
idéal fit son entrée avec un petit roulement des miex
réussis, ma foi, qu'il obtenait en appliquant alternative-
ment deux doigts sur les ailes des narines et en soufflant
comme un phoque hors de l'eau.

Je n'essaierai certainement pas de décrire le succès
fou de ce paletot vert-pomme : les rires, les exclama-
tions admiratives, les pamoisons succédaient à chaque
ran-plan ; — ce gaillard était le lion du bal.

Quant à moi, je me trouvais complètement éclipsé ;
mon habit chamarré, qui n'avait pas laissé que de pro-
duire un certain effet, attirait à peine le regard des va-
lets ; mon diplomate n'avait d'oreilles que pour le tam-
bour, et un monsieur que mon coude avait effleuré,
m'appela tout bas *Butor d'étranger* !... La popularité
à de ces coups. Alors un noble courage s'empara de
moi, je voulus vaincre mon rival sur son terrain même,
et, approchant de ma bouche mes deux mains disposées
en cornet, je profitai d'un moment de silence pour faire
entendre un mugissement plaintif.

Ce cri inarticulé trouva un écho dans toutes les âmes,
toutes les poitrines se soulevèrent d'émotion et d'en-
thousiasme, et une douce jeune fille, — blonds cheveux,
blanches mains, — m'enveloppa dans son regard bleu en
souponnant *amorozo* : Comme il fait bien le veau !

Chère enfant, va, cet éloge est allé droit à mon cœur,
et je me souviendrai toujours que si j'ai eu quelque
succès dans le monde et si j'ai fait battre le sein d'une
vierge, — c'était — en faisant bien le veau.

Wilhelm GIRL.

Avis-Guignol.

Un jeune mouchar prie les rédacteurs des journaux de Lyon de vouloir bien lui prêter leur concours afin de fonder une feuille excessivement spirituelle et destinée à décapiter les organes de la petite presse.

Ecrire poste restante aux initiales B. et D.

Le gros marchand de Choux-fleurs qui a une petite maison rue de l'Impératrice et qui exploite d'autres légumes que ceux qu'il vend, est prié de mettre un peu plus d'eau dans son vin, ou tout au moins de faire un peu moins de promesses, quitte à les tenir davantage.

Les jeunes gens qui désireraient prendre des leçons de flûte, voudront bien s'adresser à un jeune maître qui peut leur faire étudier *Linda di Chamounix* sur la partition de *Guillaume*. S'adresser poste restante au jeune maître.

Nous recevons la lettre suivante :

Lyon, le 25 octobre 1865.

Monsieur Labaume,

Veillez, je vous prie, m'accorder une place dans les colonnes de votre journal, pour y consigner les faits suivants :

Ayant été personnellement nommé dans le journal *Le Sifflet* et m'appuyant sur la déclaration de messieurs les rédacteurs de cette feuille, qui, disaient-ils, ne gardaient « qu'à leur grand regret un anonymat contraire à leurs goûts, » j'ai eu le désir, bien naturel, de faire leur connaissance, supposant qu'entre eux et moi il ne pourrait y avoir qu'un équivalent échange d'honorabilité.

A cet effet je me suis présenté deux fois à l'imprimerie Mougins-Rusand, où j'ai eu l'honneur de m'entretenir avec Monsieur B. Collomb, le gérant dudit journal.

Mes démarches m'ont valu la lettre que voici :

Lyon, le 23 octobre 1865.

« Monsieur,

« J'ai fait part de votre visite à un des rédacteurs du *Sifflet*. Vous tenant pour un homme d'honneur avant tout, ces Messieurs sont prêts à se mettre à votre disposition et à vous donner toutes explications, sous la condition expresse que vous vous engagerez d'honneur à ne les faire connaître à personne.

« Si ces conditions vous sont agréables, veuillez, Monsieur, vous trouver demain mardi, à deux heures, au bureau de l'imprimerie.

« Dans le cas contraire, veuillez me faire connaître votre décision entre neuf et dix heures du matin.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer cordialement.
« B. COLLOMB.

Comme messieurs les rédacteurs du *Sifflet* n'avaient pas jugé devoir me consulter avant la publication de l'article dans lequel il leur a plu me désigner, j'ai estimé que leur exigence à me faire prendre l'engagement du silence était superflue et surtout prétentieuse, en face d'une individualité qui, elle, n'avait pas de masque.

Enfin, pour terminer cette affaire, j'ai chargé un ami de vouloir bien se mettre en rapport avec M. Collomb pour lui exprimer mon étonnement de la condition expresse que me posaient ces Messieurs, condition à laquelle je n'étais pas disposé à me soumettre, et pour cause. Je le chargeai en outre de prier M. le gérant de me faire connaître si messieurs les anonymes, à regret, acquiesçaient à mon désir sans réserve ou, dans le cas contraire, de me formuler, par écrit, leur refus absolu de se dévoiler.

Monsieur B. Collomb a cru devoir se dispenser d'écrire ce refus, qu'il s'est borné à exprimer de vive voix.

Maintenant que l'on apprécie le pourquoi de cet échappatoire après la fanfaronnade qui clot le journal *Le Sifflet*...

Agrérez, Monsieur, mes amicales salutations.

ESPRIT.

La direction n'a pas à intervenir dans les querelles particulières ; mais comme c'est à propos de notre feuille que la lettre précédente a été écrite, nous avons cru devoir l'insérer.

Nous ne la ferons suivre d'aucune observation ; bien que nos renseignements particuliers puissent nous permettre au besoin d'articuler certains noms, nous nous taisons cependant, parce que les uns seraient compromettants et que les autres ne peuvent se désigner que par un numéro.

THÉÂTRES.

Théâtre - Impérial. — La première de *Lalla-Roukh*, pour employer le style consacré, a eu lieu mercredi devant une salle à peu près comble : la soirée devait donc avoir autant d'attrait pour M. le Directeur, que pour les spectateurs. — Il est bien certain que le public sait user de réciprocité en fait de bons procédés : lorsqu'on lui donne des nouveautés, il arrive. — Tout le monde a à y gagner, il ne s'agit que de s'entendre.

Le libretto de *Lalla-Roukh* a été composé par MM. Michel Carré et Hippolyte Lucas, — franchement ce n'était pas la peine de se mettre deux pour cela : l'intrigue est d'une lourdeur et d'un ressasé qu'on a en vain essayé de dissimuler sous la pompe de quelques décors orientaux. — A Paris, si je ne me trompe, on avait cru devoir y ajouter un chameau dont on nous a privés. — Tachons de nous en consoler.

Lalla-Roukh est fille du glorieux Aureng-Zeb ; sa beauté a séduit le jeune Nourredin, roi de Boukharie, qui l'envoie demander en mariage par un gaillard nommé Baskir, qui n'a jamais vu ni connu son maître ! C'est là le nœud de la situation.

Baskir réussit dans sa mission et emmène la ravissante *Lalla-Roukh*, accompagnée de sa suivante *Mirza*.

Nourredin, en souverain délicat qui veut se faire aimer pour lui-même, profite de l'incognito qu'il a su garder auprès de son ambassadeur pour aller attendre le cortège dans la vallée de Cachemire. — Il y achète une magnifique cache-nez et se présente à sa future sous la figure d'un jeune chanteur trouvé au pied d'un arbre.

La belle accueille favorablement ses romances et ses soupirs ; Baskir enrage ; la suivante *Mirza* l'envoie promener au clair de lune pour ménager un rendez-vous à sa maîtresse ; enfin on arrive dans la capitale de la Boukharie : — Là, après quelques explications tout se découvre, Nourredin quitte son cache-nez, revet son turban et épouse *Lalla-Roukh* ébahie.

Quant à la partition, le nom de Félicien David est un de ceux devant lesquels la critique ne demanderait qu'à s'incliner. Nous devons dire cependant que l'opéra-comique ne paraît pas convenir au genre de talent de l'illustre symphoniste. — Habitué aux grandes harmonies, aux majestueux effets d'une orchestration large et puissante, il lui manque la souplesse, l'entrain et la gaieté qu'exige une œuvre qui doit plaire plutôt qu'émouvoir, charmer plutôt qu'entraîner.

Aussi sent-on parfois la gêne et l'effort du compositeur qui, dans les morceaux rapides, cherche à remplacer, par des saccades, la vivacité et le dégagé de l'allure.

C'est probablement ce qui explique la froideur avec laquelle le public a accueilli la nouvelle œuvre de Félicien David, — car, malgré les imperfections que nous signalons, il est facile de reconnaître la main du maître dans l'orchestration, la romance de Nourredin, la chanson de *Mirza*, la finale du premier acte et le duo du second acte entre *Lalla-Roukh* et *Mirza*.

C'est encore, on le voit, un actif très-respectable. L'exécution a été meilleure que nous ne l'attendions à une première représentation.

Mlle Nordet a joué et chanté très-gentiment son rôle de *Mirza* qui lui a valu des applaudissements mérités.

M. Miral n'est certes pas le Nourredin de nos rêves ; il nous a paru cependant avoir étudié son rôle avec plus de soin qu'il ne le fait ordinairement : nous avons trop peu d'occasion de lui faire des compliments pour laisser passer celle-là.

M. Barrielle s'est efforcé d'apporter quelque entrain dans cette pièce un peu somnolente où Mme Gasc traîne nonchalamment la queue de son manteau et semble oublier qu'il ne suffit pas, pour une chanteuse d'opéra comique, d'une jolie voix assez habilement conduite, mais qu'il faut plus d'animation et d'intelligence dans les dialogues, et moins de roideur dans les gestes.

Théâtre des Célestins. — Trois pièces nouvelles

et une vieille reprise, — tel est le bilan de la quinzaine dramatique. Que dirai-je des trois nouveautés représentées au bénéfice de M. Stanislas, — un artiste rempli de bonne volonté, mais à qui la Direction, faute de sujets, a le tort de confier des rôles au-dessus de son emploi.

Le Clos-Pommier, de MM. Amédée Achard et Charles Deslys, est un drame que je ne crois pas appelé à tenir longtemps l'affiche. Il faut la plume vigoureuse et passionnée de Georges Sand pour rendre possibles au théâtre ces scènes d'intérieur de paysan. La pièce est longue, décousue et le dénouement absurde.

M. Lamy n'a pas trop mal rendu les diverses nuances de son rôle de coq de village, jaloux et ombrageux, — un traitre — amoureux cette fois ! — M. Lebrun, — l'artiste sans contredit le meilleur et le plus consciencieux du personnel des Célestins, — a été parfait de naturel sous les traits d'un maire de village, avare et fin malin. — Mme D'Herblay, qui s'était fourvoyée dans la *Dame aux camélias*, a pris sa revanche dans un rôle de paysanne, — rôle de première amoureuse qu'elle ne devrait pas quitter. Je terminerai le compte-rendu de ce drame, en priant M. Dorsay, — le garde-champêtre, — d'élever un peu plus haut la voix ; depuis quelque temps le public ne peut l'entendre.

Sauvé, mon Dieu! est la première œuvre théâtrale de M. Pierre Véron, le trop fécond chroniqueur, en collaboration avec M. Henri Rochefort. Nous avons bien reconnu dans ce désopilant petit acte l'esprit et la verve primesautière de l'inimitable courriériste du *Figaro*. Séglet, notre excellent comique, est étourdissant de verve et d'entrain dans son rôle de noyé, qui en veut à son libérateur pour l'avoir sauvé. — Minne est toujours la même. Devinez ? — Mme Blanchard est tout le contraire. — Vous avez deviné !

Le Supplice de Paniquet est un joyeux vaudeville fort bien joué par M. Lamy et... vous allez être étonné par M. Maurel ! qui est une assez bonne ganache, mais qui ne peut avoir la prétention de jouer les financiers et de remplacer notre très regretté Lambert. — Un bon point à sa fille Mlle R. Maurel, qui tire tout le parti possible des rôles qui lui sont confiés.

Je m'abstiendrai de parler des *Ricochets* de feu Picard — et pour cause.

Indiscrète question. — Notre gentille Déjazet, Madame Lamy, est-elle malade, ou remplacée par Mademoiselle Mathilde ? La première paraît rarement ; la seconde... trop souvent.

Franche question. — Maintenant que nous avons un jeune premier, que fera-t-il sans la jeune première ? Quand ses débuts ? — Le public ferait bien de réclamer.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Pichotte. — Envoyez.

Rigolus. — Ça déjà été petafiné par les grrrrands. — On reviendra.

C. Delabresse. — D'abord plus étourdi que coupable, il est compromettant : — Ses alliances le perdront.

Un Ami de Guignol. — Ché chon pare : y pachera au 28.

Grignotte. — C'est du fruit défendu : nous verrons plus tard.

Un miché de St-Clair. — Sera le sujet d'un avis.

Verax. — Guignol a bon flair : il abhorre les mouches et les cousins, et depuis longtemps avait éventé la mine. — Merci toujours du renseignement.

Fanche-le-Vent. — Le sujet de ta colère sera critiqué dans un article général.

La cousine de l'apothicaire. — Ton apothicaire est un farceur — et toi ne serais-tu pas à ses yeux une farceuse. — Hélas ! aujourd'hui moins que jamais. — Rien pour rien.

Porc-épic. — La place est prise.

Trinque-rude. — Pas mal touché : — est mis en réserve pour plus tard.

M. Bibasse de Beneton de Sangdegone. — Est-ce une personnalité ? Dans le cas contraire, nous bourrerons le ventre du coupable pour que vous puissiez lui rendre la pareille.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.